

OBJET D'ÉTUDE

La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

SÉQUENCE N° 3 : Œuvre intégrale « Des Cannibales » « Des Coches »,

Essais, 1588, Michel de MONTAIGNE (1533-1592)

Problématiques :

- A quoi tient la puissance argumentative de cet essai de réflexion sur la notion de « barbare » en débat après la découverte du « Nouveau Monde » ?
- Quand le thème de l'Autre devient l'enjeu d'une pensée critique

Lecture linéaire de l'extrait n°3 : de « Notre monde vient d'en trouver un autre » à « ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes ».

Construction de l'enjeu de la lecture :

Cf. éléments sur l'auteur et sur la publication des Essais à rappeler brièvement (lecture linéaire n°1 SQ3)

Éléments de contexte

Le titre « Des cochés » est d'emblée déroutant pour les lecteurs, car il semble annoncer un sujet bien anecdotique en apparence, un « coche » désignant un bateau destiné à des voyageurs tiré par des chevaux sur le chemin de halage longeant un fleuve, puis, au XVI^e siècle, un moyen de transport collectif, énorme caisse à quatre roues, toujours tirée par deux, quatre ou six chevaux. Thème inopiné donc, et le lecteur est en droit de s'interroger sur la réflexion que ce sujet pourrait amener dans les « essais » de Montaigne... Ces « cochés » sont mentionnés alors que Montaigne évoque son propre « mal de mer » : Or, je ne puis souffrir longtemps (et les souffrais plus difficilement en jeunesse) ni coche, ni litière, ni bateau ». Puis il déborde de son sujet en évoquant « l'usage des cochés au service de la guerre », pour aboutir, à partir de l'illustration de l'empereur romain Marc-Antoine, emmené au triomphe par « des lions attelés à un coche », à un tout autre thème, les dépenses des princes. Le titre n'est qu'un prétexte, à une critique des excès des « princes », en comparaison au mode de vie « naturel » des peuples amérindiens ... Néanmoins, on peut remarquer qu'il porte déjà l'idée de « voyage », dont les grandes découvertes constituent une illustration édifiante et qui figurent au centre du discours de l'extrait qui nous intéresse ici.

[NB sur la structure du chapitre « Des cochés » : Le thème des « cochés » sera ensuite totalement mis de côté par Montaigne, excepté à la toute fin du chapitre, dans laquelle l'auteur nous ramène à son sujet par une pirouette stylistique : « Retombons à nos cochés ». Pirouette effectivement car Montaigne nous y explique, que les empereurs du Nouveau Monde : « En leur place et de toute autre voiture, ils se faisaient porter par les hommes et sur leurs épaules » et n'en utilisent pas.]

Mouvement du passage

On remarque que chaque paragraphe constitue une étape de la démonstration de l'auteur :

- 1^{er} mouvement : 1^{er} paragraphe : deux mondes confrontés à deux âges stades différents (un monde occidental ancien face à un Nouveau Monde) ;
- Deuxième mouvement du texte : 2^{ème} paragraphe : l'acculturation (=l'éducation par la soumission à notre civilisation, nos savoirs) violente infligée au Nouveau Monde par l'Europe

- 3^{ème} mouvement : le 3^{ème} paragraphe du texte : l'éloge des vertus civilisationnelles du Mexique contrastant avec le peu de vertu des européens manipulateurs.

Enjeux de l'explication

En quoi dans cet extrait Montaigne met en comparaison l'Europe et le Nouveau Monde dans un jeu de miroir dont le peuple amérindien ressort vainqueur ?

En quoi blâme de l'attitude des européens conquistadors s'oppose à l'éloge et la vertu décrite par Montaigne des amérindiens soumis dans le processus d'acculturation infligé par l'Europe au Nouveau Monde ?

En quoi Montaigne démontre l'attitude hautaine et criminelle de l'Ancien Monde face au Nouveau Monde colonisé et soumis ?

Eléments d'explication linéaire

- **1^{er} mouvement : 1^{er} paragraphe : deux mondes confrontés à deux âges stades différents (un monde occidental ancien face à un Nouveau Monde)**

« Notre monde vient d'en trouver un autre » : ce **paragraphe s'ouvre sur une déclaration solennelle de Montaigne « Notre monde vient d'en trouver un autre » : l'auteur y fait le constat de la pluralité des mondes** coexistant dans l'univers, **et la découverte faite par l'Occident** de l'Amérique (le verbe « vient d'en trouver » et la forme active rappelle la découverte du nouveau continent fait par l'Occident lors des grandes explorations. Le groupe nominal « notre monde » étant positionné en parfaite symétrie avec le groupe nominal « un autre » (le déterminant possessif « notre » contrastant avec la nouveauté d'« un » autre monde par l'usage de l'article indéfini) qui désigne le continent américain, **ce qui remet en cause l'universalité du monde ancien dans ce véritable bouleversement géographique pour la pensée occidentale.**

La question mise entre parenthèses «(et qui nous garantit que c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) » **insiste sur l'idée que d'autres mondes encore pourraient être découverts, et que tout l'imaginaire occidental, pourtant si créatif, introduit par l'allusion aux « démons et Sybilles », ne saurait suffire à envisager cette possibilité** puisque malgré ces créatures mythologiques créées de toute pièce par l'esprit des occidentaux (représentés par le « nous ») ces derniers n'avaient pas été capable d'imaginer l'existence même du Nouveau monde. **Montaigne marque ainsi le bouleversement intellectuel que l'existence de l'Amérique représente et qu'elle semble dépasser l'entendement occidental comme il pourrait bien le dépasser à nouveau dans le futur.**

Dans la proposition « non moins grand, plein et fourni de membres que lui », **ici commence la confrontation entre les deux mondes introduite par Montaigne** avec les comparatifs « non moins (...) que » dans l'expression « non moins grand, plein et fourni de membres (*dans le texte originel « membru » signifie « charpenté », l'auteur commence ici à comparer le Nouveau Monde à un corps d'enfant*) que lui » : **ici survient un autre étonnement de la vision européenne face d'une part à la grandeur** (avec l'adjectif « grand ») soulignée dans « non moins grand », **et d'autre part** les adjectifs « plein et fourni » indiquant **la suffisance, la viabilité et le développement du monde amérindien définis comme aussi significatifs qu'en Europe.**

Deux différences majeures sont pointées entre l'ancien monde et la Nouveau dans : « toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni céréales, ni vignes. Il était encore tout nu dans le giron' de sa mère nourricière et ne vivait que par les moyens qu'elle lui fournissait ». Il s'agit pour Montaigne de constater la nouveauté et l'état de jeunesse du Nouveau Monde qui en est à un stade de l'enfance comme en témoignent le lexique de l'apprentissage « savait » « apprend » et la tournure de la proposition subordonnée de circonstance d'intensité « si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c », c'est-à-dire son alphabet, la proposition suivante insistant sur cet état d'un monde qui ne « savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni céréales, ni vignes » que résume la phrase suivante dans la métaphore filée de l'enfant qui « cinquante ans avant », CQFD avant la conquête espagnole, était « encore tout nu dans le giron » (= dans le sein) « de sa mère nourricière et ne vivait que par les moyens qu'elle lui fournissait.». **Se dessine en filigrane le portrait d'un nourrisson accroché au sein de sa mère pour évoquer l'Amérique.**

Montaigne ainsi décrit l'état de nature des Indiens et leur proximité avec la Nature « nourricière » (personnification) qui suffit à répondre à leurs besoins élémentaires, vitaux, les conjonctions de coordination à sens négatif (négation absolue) « ni (...) ni » (on en dénombre 6 occurrences) mettant en relief l'absence de savoirs éducatifs, « ni lettres, ni poids, ni mesure » ou d'apprentissages culturels typiques de l'Occident « ni vêtements, ni céréales, ni vignes » dans la civilisation amérindienne. Au détour de l'expression implicite « il n'y a pas cinquante ans » le philosophe évoque la dénaturation de ce monde balbutiant que l'Ancien Monde a influencé et a transformé par sa conquête...

« Si nous concluons bien quand nous disons que nous sommes à la fin de notre monde, et si ce poète fait de même au sujet de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer dans la lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un des deux membres sera perclus, l'autre en pleine vigueur » : **dans ces deux phrases l'auteur insiste sur la différence d'âge des deux mondes. Ici Montaigne fait état de l'état finissant de l'Ancien Monde** (1^{ère} proposition subordonnée conjonctive circonstancielle de condition + une 2^e de temps + proposition complétive : « Si nous concluons bien quand nous disons que nous sommes à la fin de notre monde »), **opposé à la jeunesse du nouveau siècle** par le sens à la proposition subordonnée conjonctive circonstancielle de condition dans « et si ce poète (Lucrece précédemment cité par Montaigne, qui fait un lien entre les progrès de civilisation et la naissance d'un siècle) fait de même au sujet de la jeunesse de son siècle », elle-même opposée par le sens à la proposition principale « cet autre monde ne fera qu'entrer dans la lumière » (**en désignant le Nouveau Monde naissant**) à laquelle s'ajoute la proposition subordonnée conjonctive circonstancielle de temps : « quand le nôtre en sortira » (CQFD quand il périra). **La conséquence de ce décalage d'état civilisationnel apparaît à nouveau dans la phrase suivante « L'univers tombera en paralysie ; l'un des deux membres sera perclus*, l'autre en pleine vigueur ».** (*perclus signifie « invalide, incapable de bouger ») de manière redondante. **Ainsi l'Ancien Monde apparaît comme l'aîné du nouveau (dont il fait son cadet), voué à décliner et à lui céder la place, comme paralysé.**

- **Deuxième mouvement du texte : 2^{ème} paragraphe : l'acculturation (=l'éducation par la soumission à notre civilisation, nos savoirs) violente infligée au Nouveau Monde par l'Europe**

[*Acculturation : définition : modification des modèles culturels de base de deux ou plusieurs groupes d'individus, de deux ou plusieurs ethnies distinctes, résultant du contact direct et continu de leurs cultures différentes.]

« Nous aurons très fortement hâté, je le crains, son déclin et sa ruine par notre contagion et nous lui aurons fait payer bien cher nos idées et nos techniques ». **Dans ce paragraphe Montaigne fait le triste constat** (modalisation dépréciative de « je le crains ») **de la violence que l'Europe** (dans laquelle il se compte utilisant le « nous ») **a fait subir au Nouveau Monde, précipitant son « déclin et sa ruine »**. Le terme métaphorisant « contagion » induit l'idée que les transformations que nous lui avons fait subir agissaient comme un virus contagieux (du continent occidental au continent outre-Atlantique). **Les responsables : notre volonté à leur imposer « nos idées et nos techniques » par la force sous-entendue par le groupe verbal accusateur « et nous lui aurons fait payer bien cher »**.

Et l'auteur de filer la métaphore de l'enfant que l'on a éduqué par la force pour parler des liens entretenus entre l'Occident et l'Amérique dans la phrase suivante : « C'était un monde enfant ; pourtant nous ne l'avons pas fouetté et soumis à notre enseignement en nous servant de l'avantage de notre valeur et de nos forces naturelles ». Avec toujours l'usage de méthodes violentes explicitées par la métaphore « nous ne l'avons pas fouetté et soumis » exercée à l'égard des peuples amérindiens que Montaigne dénonce clairement. Remarquons l'usage de l'imparfait « était » dans « était enfant » soulignant l'aspect accompli de cet état (= CQFD le Nouveau n'est plus enfant) et du passé composé « ne l'avons pas fouetté » pour désigner le temps de l'éducation forcée de l'Occident sur les amérindiens.

Vient ensuite le temps de la dénonciation (car il s'agit bien d'un blâme) de la manipulation et séduction intellectuelle, autre arme utilisée par de l'Europe vis-à-vis des peuples acculturés avec l'emploi du verbe « séduire » et « subjuguier » dans : « nous ne l'avons pas non plus séduit par notre justice et notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité. » : la tournure négative de sens absolu en corrélation « ne(...) pas » constitue une sorte de litote (= figure de rhétorique qui consiste à dire le moins et par la négation pour suggérer le plus) **pour déplorer l'absence de « justice », de « bonté », et de « magnanimité » (bienveillance, indulgence) de l'Europe vis-à-vis du Nouveau Monde. Et cette éducation violente est condamnable pour Montaigne qui semble suggérer que nous avons sous-estimé le degré d'intelligence des peuples soumis et leur capacité de discernement dans le rapport initié par les européens, lors des échanges et « négociations » avec les amérindiens au cours de la conquête du Nouveau Monde** : car dit-il, « La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et pertinence », les groupes nominaux « clarté d'esprit naturelle » et « pertinence » étant connotés de manière méliorative. La négation absolue « ils ne nous devaient rien », composée d'adverbes « ne » et du pronom indéfini en corrélation « rien » insiste sur le fait que les amérindiens supportent très bien la comparaison avec les européens d'un point de vue intellectuel. **Autre façon de dire que les européens se sont montrés très condescendants avec les amérindiens en méprisant leurs capacités intellectuelles lors de la conquête.**

- 3^{ème} mouvement : le 3^{ème} paragraphe du texte : l'éloge des vertus civilisationnelles précolombiennes

Dans ce 3^{ème} paragraphe descriptif, Montaigne fait l'éloge en trois temps du Nouveau Monde que l'Europe a soumis en profitant paradoxalement de ces vertus mêmes.

- **D'abord l'auteur procède à l'éloge de sa magnificence architecturale et de la nature prodigieuse des territoires, comme de leur richesse** : dans « La merveilleuse (*dans le texte originel « épouvantable » signifiant « qui laisse stupéfait, bouche bée »*) magnificence des villes de Cuzco (au Pérou, ville des Incas) et de Mexico (au Mexique, ville des Aztèques), et, entre

plusieurs choses pareilles, avec des adjectifs ou le substantif laudatifs « merveilleuse »/ « magnificence » pour caractériser les deux grandes villes de « Cuzco » et « Mexico » égales en beauté comme le suggère l'expression « entre plusieurs choses pareilles ». Les termes évoquant des villes sont fortement positifs ainsi que le mot « magnificence », à connotation superlative est renforcé par l'adjectif « merveilleuse », l'adverbe « excellentement » est un superlatif, les noms « or » et « beauté » sont également connotés positivement. Et Montaigne de s'arrêter, dans une sorte de pause descriptive, sur « le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellentement façonnés en or », dans lequel à la richesse de la nature agrémentée de jardins correspond une richesse des constructions avec la métaphore « en or », l'accent étant mis sur la beauté des villes, qui illustre aussi leur richesse.

- **Vient ensuite l'éloge de la richesse des palais, de la faune terrestre ou maritime du pays, et du talent des artisans** : « comme, dans son cabinet, tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. »
- **Puis l'extrait s'achève sur l'éloge des vertus des peuples amérindiens** : « Mais, quant à la dévotion, l'observance des lois, la bonté, la libéralité, la loyauté, la franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas autant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes » : en termes de pratiques et de fidélité religieuses « quant à la dévotion », le respect de la justice « l'observance des lois », la disposition à faire le bien « la bonté », la « libéralité » (= la générosité), , la « franchise » autrement dit l'honnêteté, ils se sont montrés plus démonstratifs et en ont plus que les européens (« il nous a bien servi de n'en avoir pas autant qu'eux »), **et c'est cette grande démonstration de vertus propres aux amérindiens qui a paradoxalement desservi son peuple, car, nous dit Montaigne** « ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes », **par leur bonté d'âme et leur naïveté, et les européens les ont abusés. Aussi derrière l'éloge du Nouveau Monde, s'affirme le blâme de l'attitude méprisante et manipulatrice des conquistadors européens.**

Conclusion :

Ainsi de cette façon, Montaigne unit déjà l'image d'une contrée « sauvage », balbutiante avant sa conquête, fraîche comme un nourrisson dont la vieille Europe a précipité le déclin en la colonisant. Montaigne dénonce donc la violence et la prétention des européens lors la conquête du Nouveau Monde à l'égard d'un peuple et d'une civilisation qui égale celle des Européens par son raffinement, tant naturel que civilisationnel et culturel.

Ces trois paragraphes préparent le suivant (hors étude linéaire) dans lequel Montaigne parachève le blâme de l'Europe colonisatrice qui a littéralement rasé la civilisation amérindienne en la soumettant par les armes, après l'avoir manipulée et soumise dans le processus d'acculturation imposé (Montaigne évoquant une « éducation » par la force) dans un réquisitoire virulent.